
La Rom-com à tout prix

ENTRETIEN / CINÉMA

Sandra Onana, Lucas Aubry et Quentin Mével

Collection « Face B »

Suivi éditorial Benjamin Fogel et Erwan Desbois

Correction d'épreuves Hervé Delouche

Design couverture Lucien de Baixo

Conception graphique intérieure Camille Mansour

Mise en pages Lou Hillereau

ISBN 979-10-96098-96-5

Diffusion/Distribution Cedif / Pollen

© Playlist Society, 2026

35 rue Kleber, 92300 Levallois-Perret

www.playlistociety.fr



Ce livre est édité en collaboration avec l'Association des Cinémas de Recherche d'Île-de-France. L'Acrif réunit 68 salles de cinémas franciliennes autour de deux dynamiques: les films et les salles. L'association coordonne le dispositif scolaire Lycéens et apprentis au cinéma en périphérie parisienne. L'Acrif est soutenue par le CNC (Centre National du Cinéma et de l'image animée), le Conseil Régional d'Île-de-France et la Drac Île-de-France. Remerciement à Pauline Gervaise pour son aide précieuse.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

La Rom-com à tout prix

 Playlist Society

7 INTRODUCTION

par Sandra Onana

21 ENTRETIENS

par Lucas Aubry et Quentin Mével

23 Victor Rodenbach – *Le Beau Rôle*

36 Mourad Winter – *L'amour c'est surcoté*

51 Amélie Bonnin – *Partir un jour*

66 Alice Douard – *Des preuves d'amour*

79 Alice Vial – *L'Âme idéale*

89 Martin Jauvat – *Baise-en-ville*

102 Sophie Beaulieu – *La Poupée*

Introduction

par Sandra Onana

Rendez l'amour

Qu'attend-t-on de la comédie romantique ? Beauté, glamour, déraison, délire. L'électricité et la foudre. Des acteurs et des actrices dont on tombe amoureux. La comédie romantique offre le spectacle des émois impossibles à admirer de l'extérieur lorsqu'on les vit soi-même, tout en les rendant plus épiques, plus exubérants. Pour nous venger de l'ordinaire, la fiction offre des monologues sous la pluie et des courses-poursuites à l'aéroport. Elle se fait une haute idée du hasard. Elle transforme les maladresses en moments cultes, les coups du sort en montagnes russes. Et tout ce qui fait mine de déborder, passions, états d'âme, a lieu dans le périmètre rassurant du genre, avec ses règles et ses codes.

Tout ce panache, cette pyrotechnie des sentiments donnent aujourd'hui l'impression d'appartenir au vieux monde. Le genre s'est métamorphosé. Des romances sur grand écran de nos jours, on peut tenter de dresser des tendances, au risque des généralités. Les comédies romantiques nouveau genre seraient en quête de justesse plus que d'excès. Du sentimentalisme, oui, mais alors en pointillés, sur la réserve – peut-être sous contrôle.

On s'y méfie de la grivoiserie comme de la nunucherie. Des films plus soucieux du dosage, portés sur les demi-teintes, la distance anxieuse ou ironique, le doux-amer plutôt que l'explosion sucrée. Question de génération ? L'incompréhension entre les hommes et les femmes n'en est plus forcément le moteur – révolution portée contre l'hégémonie hétero, mais pas que. La première rencontre importe moins que l'épaisseur du vécu entre deux personnes, installées dans la durée. L'innocence des jeunes premiers se fait rare : l'expérience, c'est sexy. Quant au mariage... c'est une blague ?

Comédie musicale, chronique réaliste, mélodramatique... L'éventail de films très différents que parcourt ce livre montre qu'on aurait tort de s'en tenir à de telles généralités. La majorité des cinéastes interrogés signent leurs premiers longs-métrages. Leurs influences parlent pour eux : ils citent Woody Allen et James L. Brooks, Christophe Honoré, Valérie Donzelli, Sophie Fillières, les frères Farrelly, Judd Apatow, Joseph L. Mankiewicz, *Coup de foudre à Notting Hill* (Roger Michell, 1999) comme *Cuisine et dépendances* (Philippe Muyl, 1993), la série *Friends* ou même *Scooby-Doo*.

La comédie romantique n'est pas un genre français. Ça se saurait. Hollywood a inventé une forme populaire qui va avec ses moeurs. L'âge d'or lui a donné sa perfection

classique dans les années 1940, en mariant la romance et le burlesque. Pas le choix : le code Hays, charte de bonne conduite des images qui régissait l'industrie entre 1934 et 1953, imposait d'être inventif pour évoquer les relations amoureuses sans céder à l'immoralité dénoncée par les ligues de vertu. À défaut de pouvoir représenter le désir, le cinéma américain le donnait à sentir à travers la fougue comique. Il fallait des dialogues qui flambent, des joutes et quiproquos en folie. Des corps montés sur ressorts. Pousser d'autres curseurs de désinhibition, à défaut de voir des personnages s'arracher leurs fringues. L'interdit devient une fête, et la métaphore, un cache sexe. Après le baiser, fondu au noir. Mécanique de précision, la comédie classique ouvre un monde de signes et d'allusions, un réservoir de visions subliminales à partir d'intrigues de boulevard.

Ils vont s'aimer, mais d'abord, ils vont s'affronter, car ils ne peuvent pas se piffer. Ou bien, ils vont s'aimer, mais d'abord, ils n'en finissent pas de se rater – maqués avec la mauvaise personne, victimes d'un décalage permanent. La comédie romantique comme affaire de malentendu et de contretemps : deux personnes cherchent à se synchroniser sur un seul tempo. Les maestros s'appelaient Ernst Lubitsch, George Cukor, Howard Hawks, Billy Wilder... L'érotisation des années 1950-60 a pris le relais,